Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 71 (1932)
Heft: 33

Artikel: Il fait chaud
Autor: [s.n.]
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-224730

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 10.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

Lausanne — 71me Année — N° 33 — Samedi 13 août 1932

CONTEUR VAUDOIS

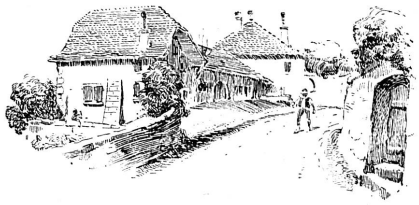
FONDÉ PAR L. MONNET ET H. RENOU

Journal de la Suisse romande paraissant le samedi

Rédaction et Administration :
Pache-Varidel & Bron
Lausanne

ABONNEMENT :
Suisse, un an 6 fr.
Compte de chèques II. 1160

ANNONCES :
Agence de publicité Amacker
Palud 3, Lausanne.



IL FAIT CHAUD

Voici donc que les gens qui passent,
Marchant avec accablement,
Ont tous, le mouchoir sur la face,
L'air de suivre un enterrement.

Ils s'abordent avec la mine
Déconfite, les yeux en pleurs,
— Hein ! cette chaleur qui nous mine !
— Je fonds ! Je transpire Je meurs !

— Servez-nous deux tonneaux de bière !
— On crève ! — Ce n'est pas permis !
« Sommes-nous à la Cannebière,
Ou en Suisse, mes amis ? »

Il fait chaud ! C'est une surprise,
Mais c'est bien du temps de saison.
Il faut chaud ! Et quoi que l'on dise,
Le soleil a cent fois raison.

Il fait chaud ! — Quoi ça vous étonne
Sommes-nous — (raisonnons un peu)
En hiver ? Ou bien en automne ?
Il fait chaud ! Eh bien, c'est tant mieux.

Le mois dernier, chère madame,
Quand l'eau débordait de nos puits,
Et qu'il pleuvait... à fendre l'âme,
On se plaignait moins qu'aujourd'hui.

ONNA REBRIQUA DÈ SORTA...

ON reincontrè prâo soveint dè cliâo compagnons que n'ant que la leinga et qu'on ne pâo pas fére botsî. Lo dzouveno Alebet à la vèva de la Resse ein ètâi ion. L'avâi tota la fooce âo bet dâo mor et adî auquie à rebriquâ. Sè trâovâ quand mîmo quauquon po lâi répondre.

On dzor que l'Alebet sè trâovâve à la fâire de Fribor, su la plliace dâo martsi âi caïons, sè met à criâ à s'n ami Gaberet, lo dragon, que l'îrè à quauquè pas pllie lliein :

— Mè râodzâi ! On ne vâi ice que dâi caïons et dâi curé !

Adan, on curé que passâve, lâi démandè :

— Itè-vo curé, vo ?

— Dieu m'ein gardâi ! so répond l'Alebet.

— Adan, que fâ lo curé, n'è pas fautâ dè vo dere cein que vo z'îte !

Sti iâdzo, lo mina-mor n'a pas su que repîpa !

Sami.

L'OUIE ET LA DAMA

J'ETAI lo dzo dâo martsî eintrè tsalanda et lo bounan ; et vo sédè que y'a bin dâi dzeins qu'ein profitont po atsetâ on ouie po s'ein regalâ ; kâ n'ia pas ! quand on medzè adé dâo bouli, dâo lard et dâi truffès boulâitès et pi après, dâi truffès boulâitès, dâo lard et dâo bouli, fâ plliési dè trossâ dè teimps ein teimps on autro fin bocon po sè tsandzi lo goût; et on profitè dâo bounan iô on fâ dza dâi brecés et dâi bougnets, po sè repétrè avoué dè la medzaille on pou estrâ, qu'on arrouzè d'on bon verro dè boutsi. N'est pas ti lè dzo féte !

Don, cé dzo dè martsi que vo dio, onna dama einvouyè sa serveinta po atsetâ on ouie. Ora ne sé pas se la lurena s'amusâ à taboussi ein route et se le ne trovâ perein què dâo rebu su lo banc dâo martchand d'eimplioumâ, âo bin se ne le sut pas choisi ; mâ tantiâ qu'ein pliace de n'ouie grassoletta et dodüa, l'atsetâ onna béte qu'avâi tant pou d'apparence que la dama lâi fe quand l'a lâi montrâ :

— Mâ, ma pourro bouéba, vo z'âi bin mau atsetâ, kâ voutre n'ouie a bin petita mena.

— Oh, noutra maitra ! repond la serveinta, atteindè pi que y'aussè dé la farça dedein et que le sâi bin goncliâïe, et vo z'allâ vairè coumeint le va férè dè l'effé. C'est tout coumeint madama quand le sè vîtè po allâ ein vela.

A L'HOTEL DU GRAND MONARQUE

UN peu de silence, messieurs ! On ne sait vraiment pas ce qu'on mange !

C'est à la table d'hôte du *Grand Monarque*, à Azay-le-Rideau, que venait de retentir cette singulière injonction. J'arrivais dans la salle et n'avais pas encore eu le temps de m'asseoir. Je cherchais des yeux le convive qui s'accommodait si mal du bruit des voix, et je maison Brognont-Lecomte, le fameux Victorien Barastol.

Il achevait de dîner, et comme la domestique lui demandait où il fallait lui servir le café:

— Au pavillon. Voyons, Angélique, vous en êtes encore à me poser des questions pareilles, à moi le plus ancien client ? Comme si vous ne saviez pas ! répliqua-t-il en dodelinant de la tête. Vous faites tort à vos lumières, ma fille !

Aussitôt qu'il eût quitté la table, la conversation roula sur lui, sur ses plaisanteries à froid, sa manie de mystifications et le renom, la véritable popularité qu'il s'était acquise dans toute la contrée.

Le patron de l'hôtel, qui, tout en surveillant le repas, prêtait l'oreille à la discussion, nous avoua que sa maison avait été spécialement favorisée par cet insigne fumiste.

— Oui, c'est ici, au *Grand Monarque*, que Barastol a exécuté ses meilleures farces, qu'il a le mieux enraciné sa gloire ! Je n'en tire aucune vanité, au contraire ! Cela m'a plus d'une fois valu de vifs désagréments...

Comme preuve, il nous conta deux anecdotes — l'histoire de la culotte de M. Haudiat et la mésaventure du père Tourteau et de son coiffeur — que je vais vous narrer à mon tour.

* * *

M. Haudiat, un maigre, long et interminable quadragénaire, voyageait pour une maison de conserves de Vevey. Il débarque à l'Hôtel, un soir d'août, et, après le souper, fait signe à Angélique, en présence de Barastol et de quelques autres clients, et la prie de lui laver son pantalon de coutil le lendemain dès le matin.

— Je n'ai pas à sortir et je compte faire la grasse matinée, continue-t-il. Je ne descendrai pas avant le déjeuner. Vous aurez donc tout le loisir nécessaire, à condition cependant que vous veuillez bien ne pas commencer trop tard...

— Aussitôt levée, m'sieu Haudiat, à la pointe de l'aube, je m'en occuperai !

— Comme ça, mon pantalon aura largement le temps de sécher...

— Bien sûr !

— Et je pourrai le remettre pour m'en aller, car je n'en ai pas d'autre avec moi. Ce soir, en me couchant, je l'accrocherai au bouton de ma porte ; vous n'aurez ainsi qu'à le prendre...

— C'est ça, m'sieu Haudiat ! Soyez sans inquiétude, il sera prêt demain matin lorsque vous vous habillerez.

— Surtout, pas d'eau de javelle, Angélique ! Ne m'empestez pas !

— Non, m'sieu Haudiat, n'ayez aucune crainte.

Le lendemain matin, sur les sept heures, Barastol venait de se lever et circulait dans sa chambre, quand il aperçoit, étendu sur une corde, à l'extrémité du jardin de l'hôtel et en plein soleil, le pantalon de l'ami Haudiat, un pantalon à petits damiers noirs et blancs. Il descend aussitôt, et, tout en ayant l'air de se promener dans le jardin, de contempler le magnifique rosier qui garnissait un pan de mur, ou de compter les raisins de la treille, il s'approche furtivement du pantalon, en tâte l'étoffe. Il était sec déjà, tout à fait sec. Vite il l'enlève, le roule sous sa jaquette, et court le porter à un tailleur du voisinage.

— J'ai eu la sottise, lui dit-il, de faire dernièrement laver ce pantalon, et il m'est impossible de le mettre à présent. Au lieu de le rétrécir et le raccourcir, ce qui est le cas habituel, n'est-ce pas ? l'eau l'a tellement agrandi qu'il m'est trop long de tout cela, tenez... j'ai marqué ici... vingt-cinq centimètres.

— Il suffit, en effet, de vous regarder, monsieur, pour constater que ce pantalon n'est plus à votre taille... Oui, c'est bien cela, vingt-cinq centimètres au moins... Et pour la largeur, monsieur ?

— C'est que je suis très pressé, réplique Barastol. Je pars dans un moment, autant dire. Ne vous occupez donc que de la longueur. Pour la largeur, ça ira toujours. Je resserrerai la boucle.

Trois quarts d'heure plus tard, le pantalon avait repris sa place sur la corde du jardin et attendait, de plus en plus caressé par les brûlants rayons du soleil, qu'Angélique daignât songer à lui et le rapportât à son maître.

Quand celui-ci, après être rentré en possession de son unique « indispensable », entreprit d'y pénétrer derechef et de s'en vêtir, il ne fut pas peu étonné, vous le pensez bien, de s'apercevoir que ce pantalon ne lui descendait guère plus bas que le jarret à présent, et s'était en quelque sorte transformé en un rustique haut-de-chausses, un de ces « bragon-braz » de toile chers aux jeunes gens en mal de grandir.